

laient-ils contre les chrétiens qu'ils torturaient, que cette unique, mais capitale accusation : Vous n'adorez pas les dieux de l'empire !

Si du moins les qualités personnelles des envoyés du Christ et la nature de leur enseignement, avaient pu exciter la sympathie ; si la partie dogmatique de la religion qu'ils prêchaient avait pleinement satisfait la raison, et que la partie pratique se fût harmonisée avec les plus chers intérêts du cœur de l'homme, on verrait là certains éléments de succès. Mais il en va tout autrement ; et la constitution intime du christianisme, aussi bien que les qualités de ceux qui s'en firent les apôtres, étaient de nature à l'étouffer dans son berceau. Les chefs et les principaux propagateurs de la religion nouvelle sont des hommes de la lie du peuple juif ; des ignorants de la plus misérable espèce ; car ils font gloire de leur ignorance, et se posent hardiment en contempteurs des plus belles conquêtes de l'esprit humain. Ils disent aux sages du monde, avec une erudition de langage inouïe, que leur prétendue sagesse est une folie véritable. De leur aveu, tout leur savoir se réduit à bien connaître Jésus le Galiléen, crucifié honteusement. Ils ont appris de lui une dogmatique qui révolte la raison par ses incompréhensibilités et ses mystères souvent formidables, s'ils étaient réels, et une pratique qui dépasse toutes les forces humaines, et va jusqu'à s'attaquer à nos penchants les plus naturels, les plus universels, les plus impérissables.

Aussi à peine le christianisme fait-il quelque figure dans le monde, que la science méprisée s'apprête à écraser ce nouveau venu que n'a pu réduire la force matérielle. D'habiles philosophes le prennent à partie et lui font la guerre à outrance ; si bien que dans le champ-clos de la métaphysique surtout, après les travaux de Celse et des électriciens Alexandrins, Jamblique, Porylyre et autres, les adversaires subséquents de la religion chrétienne en seront réduits à glaner de menues difficultés dédaignées peut-être par leurs devanciers.

Or la science et la force, le philosophe et le bourreau qui ont voué, chacun à sa manière, le christianisme à la mort, succombent à la tâche. Ils meurent eux-mêmes, et le christianisme toujours vivant continue sa marche triomphante. Les filets du raisonnement, l'arme acérée du ridicule et le tranchant du glaive s'étonnent de leur impuissance vis-à-vis un adversaire en apparence si méprisable. Des luttes intestines éclatent parmi les disciples mêmes du Christ, dès les premiers commencements de la prédication évangélique. Leurs ennemis en tirent, comme il était bien naturel, des avantages momentanés. Affectant de confondre les libres penseurs qui surgissent parmi les chrétiens avec les chrétiens eux-mêmes, ils imputent à ceux-ci les absurdes rêveries et les immoralités souvent révoltantes de leurs faux frères. Mais la vérité dissipe bientôt tous ces nuages, et contraint à faire des personnes et des choses un juste discernement. Enfin tout cède à ces Galiléens tant méprisés, tant détestés et si